

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 20/3 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.3.58768

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Urteils ebenfalls. Von jetzt an waren alle Schläge erlaubt, alle Regeln fairen Kampfes außer Kraft gesetzt«, schreibt Chebel d'Appollonia.

Das Dilemma der Intellektuellen bestand darin, daß sie einerseits den Glauben an die Revolution nicht aufgeben wollten, die sie in der UdSSR präfiguriert sahen, andererseits große Mühe hatten, die Augen vor den Greueln des stalinistischen Terrorsystems zu verschließen – oder wie Sartre es formuliert: daß sie »entweder im Namen der Wahrheit die Interessen der unterdrückten Klasse verraten mußten oder die Wahrheit, um dem Proletariat zu dienen«. So kam es dazu, daß der von der PC gegen Kravchenko angestrebte Prozeß zwar zu Gunsten des Angeklagten ausging, er aber wegen seiner bitteren Kritik am sowjetischen Regime von der Mehrheit der Pariser Intellektuellen demonstrativ geschnitten wurde, weil sie ihn der Zusammenarbeit mit dem CIA verdächtigten. Der viscerale Abscheu dagegen, als antikommunistisch oder proamerikanisch zu gelten, hinderte sie daran, Souvarine, Koestler oder David Rousset zu glauben, was sie Soljenitsine 1974 als Offenbarung abnahmen: die Wahrheit über die sowjetischen Lager.

»Man kann das Nachkriegsjahrzehnt zu Recht als das Goldene Zeitalter der Pariser Intelligenz betrachten«, resümiert Chebel d'Appollonia, »aber nur, wenn man bedenkt, daß es gleichzeitig eine Zeit der Spaltungen und der auf immer verlorenen Illusionen war«. Angesichts einer solchen ambivalenten Bilanz drängt sich die Frage auf nach den Bestimmungskriterien Goldener Zeitalter im Hinblick auf die »Intellokrate«. Der Mythos von Saint-Germain und die Produktivität des Rive Gauche haben zweifellos dazu beigetragen, daß Frankreich die Einbußen seines politischen Einflusses eine Zeitlang durch kulturelle Ausstrahlung kompensieren konnte. Zwischen 1947 und 1964 erhielten 5 Franzosen den Literaturnobelpreis; mindestens 2 Generationen von europäischen wie amerikanischen Jungakademikern galt Paris als »horizon indépassable« exemplarischer Intellektualität. Die vorliegende Rekonstruktion eines Jahrzehnts Intellektuellengeschichte hat das Verdienst, den Abstand aufzudecken zwischen Realität und Mystifikation.

Marieluise CHRISTADLER, Duisburg

Sudhir HAZAREESINGH, *Intellectuals and the Communist Party. Disillusion and Decline*, Oxford (Clarendon Press) 1991, 364 p.

Il faut un certain courage pour consacrer aujourd'hui un ouvrage fourni aux intellectuels communistes français. N'est-ce pas le genre de questions tombées du jour au lendemain dans l'indifférence après avoir fait couler des flots d'encre pendant des années? Pour Hazareesingh, insensible aux flux et aux reflux des modes intellectuelles qui parcourent l'hexagone, le dossier est loin d'être clos. Son livre issu d'une thèse en administre la preuve. En effet, si beaucoup de communistes ou d'anciens communistes ont livré des témoignages sur leur expérience au sein du Parti communiste français, les approches scientifiques des relations entre les intellectuels et le communisme en France sont encore relativement rares et, comme toujours, critiquables.

Le statut du travail n'est pas toujours net. A l'évidence, l'auteur hésite entre un essai général sur les intellectuels en France, une interprétation d'ensemble des relations entre les clercs et le communisme, enfin une étude particulière de la crise qui secoua le PCF entre 1978 et 1980. Ce caractère hybride fait problème; mais, en même temps, il donne un aspect stimulant à l'entreprise. D'autant que l'étude repose sur une documentation sans faille et une vaste bibliographie, même si l'on peut s'interroger sur le choix qui a été fait de privilégier les sources écrites et d'ignorer complètement les entretiens qui peuvent apporter des éclairages intéressants sur un pareil sujet.

Dès le début, Hazareesingh se livre à une assez longue réflexion sur les intellectuels et la politique en France. Outre un rappel historique classique de l'apparition de l'intellectuel à la

fin du XIX^e siècle et la critique de certaines notions ou définitions utilisées à ce propos (le concept d'intelligentsia, l'approche des intellectuels comme une catégorie socio-professionnelle), l'auteur consacre des pages originales aux relations spécifiques qu'en France entretiennent des intellectuels puissants et un Etat fort. Il montre qu'en dépit de certaines tensions dues à la résistance des premiers à l'égard du désir du second d'intervenir dans la vie culturelle pour y imposer sa volonté et faire régner sa centralisation, une »fascination mutuelle« (p. 37) s'est instaurée et des interactions se sont établies qui ont permis aux clercs, jusqu'à une date récente, de peupler les institutions de l'Etat républicain. Celui-ci a engendré un »paradigme républicain« qui repose, notamment, sur la liberté, la moralité et la diffusion du savoir, et permet aux intellectuels d'émerger en tant qu'agent politique, leur conférant ainsi en France un rôle particulièrement important. Si l'activité intellectuelle a changé sous le coup des profondes mutations de la société française, la figure de l'intellectuel, telle qu'elle s'est forgée au moment de l'Affaire Dreyfus avec ses trois facettes, producteur d'un certain type de culture, personnalité notoire dans son domaine particulier de compétence, et porteur d'une certaine morale et philosophie, reste vivante.

L'auteur examine ensuite les différentes interprétations qui ont pu être avancées pour expliquer la venue au communisme des intellectuels. En particulier, il passe au crible les interprétations inspirées du marxisme qui célèbrent les convergences presque innées entre intellectuels et classe ouvrière au nom de la lutte de classe ou de l'existence d'une forte tradition révolutionnaire en France: il réserve un sort à la notion d'intellectuel autonome de Karl Mannheim qui a inspiré les études de David Caute¹, aux interprétations fonctionnalistes de Georges Lavau lorsqu'elles sont appliquées aux intellectuels ou à la notion d'opium intellectuel chère à Raymond Aron. Sa lecture des travaux de Jeannine Verdès-Leroux² semble plus confuse: d'un côté, il semble reprendre à son compte ses catégories d'intellectuel autonome et d'intellectuel de parti qu'il rebaptise »intellectuel externe« et »intellectuel interne« (p. 98) sans véritablement en démontrer la consistance et l'épaisseur sociologique; de l'autre, il lui reproche des jugements de valeur et des affirmations à l'emporte-pièces (p. 84-85 et 325). Au total, selon l'auteur, la venue au communisme des intellectuels s'explique par la capacité d'attraction de l'URSS, leur volonté d'approcher la classe ouvrière, le mélange de marxisme, de léninisme et de jacobinisme que véhiculait le PCF et le sens de la communauté qu'il donnait à ses adhérents (p. 101). L'un des apports de Hazareesingh tient à ce qu'il refuse de prendre le PCF et plus encore ses intellectuels, comme un bloc monolithique; d'où le soin, poussé jusqu'à la sophistication au risque de devenir parfois opaque, à distinguer différentes catégories parmi les clercs communistes, selon les origines sociales ou les fonctions occupées au sein du Parti. Sa définition des intellectuels communistes pose à cet égard un problème; il retient ceux qui se définissent ainsi, mais aussi ceux qui »objectivement« (p. 107) sont intellectuels: tel est le cas, selon lui, d'Henri Fiszbin (p. 107) ou de Charles Fiterman (p. 182). On est en droit alors de se demander pourquoi l'auteur se limite à ces deux noms et, au contraire, si tous les responsables ou permanents ne sont pas à ranger dans cette catégorie? De même, vouloir classer les intellectuels en quatre cercles, le plus étroit, comprenant les »intellectuels de parti«, permanents type Wurmser et Spire, le second étant composé des divers experts, membres des commissions ou des sections de travail du CC, le troisième regroupant les collaborateurs occasionnels (Aragon) et le dernier étant peuplé des compagnons de route, semble artificiel (Aragon, par exemple, joua un rôle qui n'entre pas dans cette classification) et introduit de rigides distinctions là où il y eut souvent superposition des rôles et des fonctions selon les nécessités politiques de l'heure.

1 Voir David CAUTE, *Le communisme et les intellectuels français, 1914-1966*, Paris (Gallimard) 1967, 475 p. et *The Fellow Travellers Intellectuals Friends of Communism*, New Haven, London (Yale University Press, Reed) 1988, 458 p.

2 Jeannine VERDÈS-LEROUX, *Au service du Parti. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris (Fayard/Minuit) 1983, 585 p. et *Le réveil des somnambules. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture (1956-1985)*, Paris (Fayard/Minuit) 1987, 491 p.

La moitié du livre de Hazareesingh est consacrée à la crise de 1978–1980. Il en retrace par le menu le déroulement, de la naissance à la reprise en mains de la direction. Il en souligne la singularité par rapport aux crises précédentes qui ont agité le PCF et ses intellectuels. Pour la première fois, remarque-t-il, ces derniers revendiquent leur identité spécifique, réclament leur droit à la critique et leur contestation ne se limite pas à un sujet mais embrassent de multiples questions. L'auteur montre que, malgré les nuances ou différences qui existent entre eux, les intellectuels communistes revendiquent avant tout une autre répartition des rôles au sein du Parti, critiquent le centralisme démocratiques, fustigent la prétendue scientificité dont se pare la direction et qui lui sert essentiellement à légitimer son autorité, souhaitent une plus grande intégration du PCF à la vie nationale, proposent une redéfinition de la stratégie du parti après la rupture de l'union de la gauche, cherchent à approfondir l'analyse du stalinisme et à rompre avec l'URSS. Mais, dans le même temps, sont très bien relevées les contradictions des contestataires qui leur interdisent de s'organiser dans le parti ou d'en sortir d'eux-mêmes ou d'aller au PS: par exemple, l'attachement au mythe de la classe ouvrière qui constitue une limite au-delà de laquelle le ticket communiste ne serait plus valable; le refus du factionnalisme; la croyance dans la supériorité de la théorie marxiste ou encore leur patriotisme de parti. En d'autres termes, les opposants se débattent dans un dilemme insurmontable puisque leur désir de normaliser le parti communiste, et notamment ses pratiques internes, son mode de fonctionnement, sa mythologie, son identité, sa ligne politique, ses liens internationaux, se heurte à leur ferme conviction que ce même parti est doté d'attributs exceptionnels qui le rendent incomparable et absolument nécessaire. La normalisation, bien décrite, imposée par la direction du PCF entraîne une désaffection des intellectuels qui, selon l'auteur, apparaît irréversible à cause du recul général du PCF et du communisme, des transformations de la société qui ont affaibli la classe ouvrière et du retournement idéologique qui s'est opéré et se marque par le recul des valeurs et des idéaux de la gauche radicale. Pour Hazareesingh, la crise de 1978–1980 revêt de ce point de vue une importance considérable car elle signale la fin du PCF comme parti d'intellectuels et le début de son déclin.

Intéressant le livre de Hazareesingh suscite toutefois des réserves et des critiques. Passons vite sur son caractère très, et même trop, austère, hérité de la thèse et les fréquentes répétitions qui auraient facilement pu être évitées, et venons en à l'essentiel. D'abord, on notera l'absence de liens véritables entre les propositions générales formulées par l'auteur sur les intellectuels et la politique en France et ce qui concerne de PCF, hormis quelques pages sur le fait que celui-ci cherchait à recueillir l'héritage républicain (mais, que l'on sache, il ne fut pas le seul des partis dans ce cas!), aussitôt justement nuancées par le rappel qu'il s'inscrivait aussi dans d'autres filiations intellectuelles et idéologiques. Ensuite, on déplore vivement que l'auteur n'ait pas cru bon de procéder à de véritables analyses sociologiques pour étudier la crise de 1978–1980: car, si l'on peut le suivre lorsqu'il affirme l'importance de cette crise, son assertion selon laquelle le PCF était encore un grand parti d'intellectuels dans les années 70 reste à démontrer. Non que nous la contestions; mais, pour lui donner davantage de vigueur, une étude sociologique, comportant des appréciations comparatives par rapport aux intellectuels des années cinquante, aurait été la bienvenue. Elle aurait vraisemblablement mis en lumière le recul de l'influence culturelle du PCF, survenue après 1956, et les transformations socio-professionnelles internes de la cléricature communiste. Enfin et surtout, l'une des plus fortes conclusions de l'auteur mérite, à notre avis, d'être discutée. Pour Hazareesingh, à juste raison, l'une des originalités de la crise de 1978–1980 provient de ce que les intellectuels voulaient faire de la politique dans un parti qui jusqu'ici leur déniait cette possibilité. Mais l'absence de perspective sociologique de l'auteur lui interdit de voir toute la complexité de ce processus. Celui-ci n'a pas commencé en 1978, mais bien après 1968. Avec l'union de la gauche et le programme commun, le PCF est devenu une structure d'accueil de la contestation, en particulier en s'ouvrant à de nouvelles catégories sociales émergentes, fonctionnaires, enseignants, cadres et techniciens. Ceux-ci ont commencé à s'emparer de divers postes dans l'appareil, comme le révèlent les études des

délégués des congrès. Le conflit de 1978 prend, en partie, l'aspect d'une lutte concurrentielle entre groupes rivaux pour le contrôle du parti, d'autant que la direction, après avoir attiré ces nouvelles catégories sociales et procédé à un aggiornamento politique et idéologique, renverse la vapeur et bloque toute évolution de peur d'être emporté par cette vague de changements qu'elle a contribué à provoquer.³ Le déclin du PCF ne date donc pas de 1978, comme le martèle l'auteur, mais bien de 1968 qui fit l'effet d'une bombe à retardement sur un parti qui, après avoir tenté, avec un succès relatif mais réel, de surfer sur les évolutions de la société, préféra divorcer de celle-ci pour préserver sa pureté.

Marc LAZAR, Paris

Patrick und Philippe CHASTENET, Chaban, Paris (Seuil) 1991, 608 S.

Journalist, General, Bürgermeister, Präsident der Nationalversammlung, Premierminister – das Leben von Jacques Chaban-Delmas birgt zahlreiche Facetten: ein Akrobat der Macht? Die Biographie aus der Feder von Patrick und Philippe Chastenet vermag diese und andere Fragen nur unzureichend zu beantworten. Zwar liefert sie zahlreiche neue Erkenntnisse, verliert sich aber zu häufig in Einzelheiten, als daß sie die drei zentralen Wirkungskreise dieser Figur »chatoyant« (Maurice Bourguès-Maunoury S. 41), nämlich die Kommunal-, die Partei- und die Staatspolitik stringent zu beleuchten vermag.

Geboren am 7. 3. 1915, beginnt Jacques Michel Delmas nach der Schulzeit ein Studium der Rechts- und Politikwissenschaft sowie der Nationalökonomie und arbeitet bei der Wirtschaftszeitung »Information«. Mehrfach diplomiert, absolviert er die Offiziersschule von Saint-Cyr und tritt in die Inspection des Finances ein. Seit der Besetzung Frankreichs in der Résistance, ernennt de Gaulle ihn 1944 zum Brigadegeneral und Militärgouverneur von Paris mit der Aufgabe, unter dem Code-Namen »Chaban« als »bras séculier d'un de Gaulle invisible« (S. 63) den Befreiungskampf zu koordinieren. Nach Kriegsende entscheidet sich Chaban-Delmas, wie er sich fortan nennt, im Anschluß an ein Intermezzo in verschiedenen Ministerien 1946 für die Politik, tritt mit den Weihen de Gaulles dem Parti radical bei und läßt sich aus wahltaktischen Gründen im Juni in Bordeaux nieder. Schon bald beginnt ein rasanter politischer Aufstieg, der ihn im November ins Palais-Bourbon und im Herbst 1947 in die Mairie von Bordeaux führt. Trotz eines gewissen Desinteresses gegenüber der Kommunalpolitik dient sie ihm in den kommenden Jahren immer stärker als Machtbasis, deren besonderes Charakteristikum in der Bindung der ihm nahestehenden politischen Gruppen bei gleichzeitiger Öffnung nach links besteht.

Es ist diese Eigenwilligkeit, ja Doppelbödigkeit, die Chabans politische Karriere auszeichnet. Obwohl außenpolitisch »le plus européen des gaullistes« (S. 168) lehnt er das supranational organisierte Kleineuropa der Sechs ab und begrüßt das Scheitern der EVG. Trotz der innerparteilichen Kritik setzt er innenpolitisch im Januar 1953 die Aufgabe der gaullistischen Fundamentalopposition durch, tritt gar im Juni 1954 als »Grand Voyer« der Regierung Mendès France bei. In der Überzeugung, daß Frankreich zur Wahrung der Eigenständigkeit eine Atomwaffe benötigt, wirkt er 1956 im Kabinett Mollet maßgeblich auf den Bau der Bombe und übernimmt gegen den Willen vieler Gaullisten unter Gaillard 1957 das Verteidigungsministerium. Über seine wohl aufregendste politische Aufgabe dieser Zeit, die Vereinba-

3 On peut déplorer la sous-utilisation du travail de Bernard PUDAL sur cette question, in: Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF, Paris (Presses de la fondation nationale des sciences politiques) 1989, p. 301–319. Voir aussi Stéphane COURTOIS, Les délégués aux congrès du PCF et l'évolution de l'appareil communiste, 1956–1985, in: Communisme, n° 10 (1986) p. 82–116. Nous nous permettons aussi de renvoyer à notre ouvrage qui comporte une bibliographie à jour sur cette question: Marc LAZAR, Maisons rouges. Les partis communistes français et italien de la Libération à nos jours, Paris (Aublier) 1992, 419 p.